

en furent étonnés, effrayés, ils commencèrent à s'éloigner les uns des autres, à se séparer. Il se forma des alliances, mais à présent dirigées contre les autres. Reproches et blâmes se firent entendre. Ils apprirent ce que c'est que la honte, et de la honte ils se firent une vertu. Le sentiment de l'honneur naquit chez eux et au-dessus de chaque alliance brandit son étendard. Ils se mirent à maltraiter les bêtes, et les bêtes s'éloignant d'eux pour gagner le fond des forêts leur devinrent hostiles. Une ère de luttes s'ouvrit en faveur du particularisme, de l'individualisme, de la personnalité, de la distinction du mien et du tien. Il y eut diversité de langages. Ils apprirent la tristesse et aimèrent la tristesse ; ils aspirèrent à la souffrance et dirent que la vérité ne s'acquiert que par la souffrance. Et la science fit chez eux son apparition. Devenus méchants, c'est alors qu'ils se mirent à parler de fraternité et d'humanité et qu'ils comprirent ces idées-là. Devenus criminels, c'est alors qu'ils inventèrent la justice et se dictèrent des codes complets pour la conserver ; puis, afin d'assurer le respect de ces codes, ils instituèrent la guillotine. Ils n'eurent plus qu'un vague souvenir de ce qu'ils avaient perdu, même ils ne voulaient pas croire qu'ils avaient jadis été innocents et heureux. Ils ne laissaient pas de railler la possibilité de leur ancien bonheur qu'ils nommaient un songe. » (Voir *Journal d'un écrivain*, Gallimard.)

Mais il y a pire : ils allaient découvrir que la conscience de la vie est supérieure à la vie et la connaissance des « lois du bonheur » supérieure au bonheur. Dès lors, ils étaient perdus ; en les divisant

d'avec eux-mêmes par l'œuvre démoniaque de la science, en les précipitant de l'éternel présent dans l'histoire, « l'homme ridicule » n'a-t-il pas réédité à leur égard les erreurs et les folies de Prométhée ?

Son forfait une fois perpétré, le voilà qui prêche, à l'instigation du remords, une croisade pour la reconquête de ce monde de délices qu'il vient de ruiner. Il s'y engage, mais il n'y croit pas vraiment. Ni l'auteur non plus, telle est du moins notre impression : après avoir repoussé les formules de l'Avenir, il ne se tourne vers son obsession préférée, vers la félicité immémoriale, que pour en démêler l'inconsistance et la fantasmagorie. Atterré par sa découverte, il essaiera d'en atténuer les effets, de ranimer ses illusions, de sauver, ne fût-ce qu'en idée, son rêve le plus cher. Il n'y réussira pas, il le sait tout comme nous, et sa pensée, nous la dénaturons à peine en affirmant qu'elle conclut à la *double impossibilité du paradis*.

Au reste, n'est-ce point révélateur que, pour décrire le paysage idyllique des trois versions du songe, il ait eu recours à Claude Lorrain dont, tout comme Nietzsche, il aimait les fâdes enchantements ? (Quel abîme suppose une prédilection aussi déconcertante !) Mais dès l'instant qu'il s'agit de dépeindre la désagrégation du bonheur originel, le décor et les vertiges de la chute, il n'emprunte plus à personne, il puise en lui-même, écarte toute suggestion étrangère ; il cesse même d'imaginer et de rêver, il *voit*. Et il se retrouve enfin dans son élément, au cœur de l'âge de fer, pour l'amour duquel il avait combattu le « palais de cristal » et sacrifié l'Éden.